

CHAPITRE III

Le lendemain, chacun reprit ses activités. A sept heures du matin, le soleil luisait déjà. La journée promettait d'être belle. J'allais retrouver mes élèves, ce qui me permettrait de penser à autre chose. Sur le trajet du lycée, je ne pus m'empêcher, cependant, de penser à Laure. Avait-elle bien dormi, ou bien était-elle, comme moi, restée longtemps dans le noir ?

La semaine fut calme jusqu'au vendredi. Ce jour-là, les profs étaient tenus d'assister à une réunion pédagogique à Avignon. Il fut convenu qu'à la fin de la réunion, on déjeunerait entre collègues, puis qu'on irait jouer au bowling. J'ai prévenu Ghislaine que je rentrerais tard.

— Oh, mais ça m'arrange, Xavier, m'a-t-elle répondu. Prends tout ton temps !

Elle ajouta qu'elle en profiterait pour faire du shopping sur son temps de midi, puisque Laure non plus ne viendrait pas déjeuner : elle avait un gros dossier en retard à traiter.

Le lendemain, Ghislaine me dit en partant au bureau :

— Bonne réunion, mon chéri.

Mais de réunion, il n'y en eut pas. Après une demi-heure d'attente, on nous annonça que le recteur venait d'avoir un accident de voiture. Dans un sens, nous, les profs, ça nous arrangeait. On décida d'aller au bowling faire quelques parties avant de déjeuner au restaurant. De mon côté, j'avais encore un chapitre à faire pour mon prochain roman, je pourrais l'écrire l'après-midi, bien au calme, à la maison.

Le déjeuner se passa joyeusement. Après quoi, nous avons pris

congé les uns des autres et chacun est rentré chez soi.

D'Avignon à Carpentras, il y a vingt-cinq kilomètres à peine. Je roulais doucement, j'avais certainement un taux d'alcoolémie au-dessus de la norme. Il faisait déjà chaud en cette fin avril, et comme je ne devais plus sortir, j'avais l'intention de rentrer directement par le garage. Mais je dus me garer devant la maison, en plein soleil, le long du trottoir, car une voiture s'était mise devant la grille. C'était le monospace Xsara Picasso de Philippe, l'ami de Laure. « Il a dû passer me dire bonjour, me suis-je dit. Il sait que je ne travaille pas le vendredi. Ghislaine est sûrement rentrée de son shopping ; ils sont en train de boire du rosé. »

J'ai fait le tour de la maison, je suis entré par la petite porte du garage. La voiture de Ghislaine s'y trouvait bien. J'ôtai mes chaussures, et comme je ne trouvais pas mes pantoufles, je suis monté en chaussettes. Au living, personne, personne non plus sur la terrasse. Au moment où j'allais crier pour signaler ma présence, des voix et des sons bizarres me parvinrent. Les sons et les mots se faisaient de plus en plus reconnaissables au fur et à mesure que j'avancais dans l'escalier. J'avais la gorge nouée.

La porte de notre chambre était restée entrouverte. Suffisamment pour que j'aperçoive ce qui s'y passait. Je pouvais voir sans être vu, et tout entendre.

Mon cœur cognait dans mes tempes. Moi, qui écrivais des scènes pornos, j'en avais une sous les yeux, et quelle scène ! Elle restera longtemps gravée dans ma mémoire, de même que le dialogue qui l'accompagnait.

Ghislaine se tenait à quatre pattes sur le lit. Un soutien-gorge en dentelle noire, dont les bonnets laissaient sortir les tétons, plus un porte-jarretelles assorti et des bas noirs à couture rendaient sa nudité plus provocante encore. Une lingerie que je ne lui connaissais pas, qu'elle n'avait jamais portée en ma présence. Ce qui me frappa aussitôt, c'est que Ghislaine, dans cette tenue, était l'exacte représentation de l'héroïne de mon dernier roman : celui qui était caché dans son armoire de toilette. Elle l'avait donc lu, Laure avait dit vrai. Elle puisait son inspiration dans mes bouquins pour jouer à la salope. Pas avec moi, hélas !

A genoux derrière elle, Philippe, l'ami de sa fille, la possédait en maître. Il lui serrait la taille et il la ramenait sauvagement en lui tenant des propos obscènes auxquels elle répondait.

— Putain ! Tu es une bonne baiseuse. Ça te plaît de te faire enculer, hein !